

Chapitre 24

J'arrivai fatigué à la Cour d'Espagne, fatigué et fragile. Je couvais une mauvaise fièvre, j'avais failli perdre en route une des missives dont m'avait chargé le Roi et une profonde mélancolie me tenaillait à l'idée que Madame de Pompadour, à la fois amie et maîtresse, n'aurait aucune peine à me remplacer dans le cœur de mon souverain. Qu'aurait-il besoin désormais de se confier à moi, de pleurer sur mon épaule lorsque le sort l'affligeait, de me faire lire en riant, ou avec plus de gravité, les « pensées » qu'il écrivait en cachette du monde dans un « livre blanc » relié que je lui avais offert, qu'il appelait son « livre de raison » et qu'il dissimulait à la vue de tous derrière une boiserie de son cabinet de chaise ? Qu'en aurait-il besoin, puisqu'il allait pouvoir faire tout ceci après le déduit, entre les bras d'une femme charmante et sûre ?

J'en avais presque oublié ma passion pour Elisabeth. Quand je la revis, j'eus un choc.

Elle avait beaucoup mûri depuis l'autre fois. Elle était devenue femme. Et surtout, surtout, près d'elle il y avait une petite fille, une enfant d'environ trois ou quatre ans, l'infante Isabelle.

La guerre n'étant pas encore finie, à cette époque, ma princesse végétait toujours à la Cour d'Espagne dans l'attente des duchés que son Don Quichotte de père était fougueusement parti lui décrocher à la pointe de l'épée. Elle était vraiment belle, mon Elisabeth, et infiniment désirable. Mais la présence de l'enfant me donnait presque la nausée. Je dois avouer à ma grande honte que, venant par-dessus mon chagrin et mon épuisement, la petite fille acheva de me faire perdre pied.

Lors de ma troisième visite à Madame Infante, la petite Isabelle ne cessa de vouloir capter mon attention. Je tins une heure, en évitant le plus possible de regarder de son côté. Mais je ne parvenais pas à oublier sa présence, et dans mon âme l'angoisse montait, comme le mercure dans un thermomètre un jour de canicule. Comme je me levais pour prendre congé, estimant avoir atteint les limites de toute résistance, l'enfant se précipita sur moi et s'accrocha à ma jambe pour me retenir.

Brusquement aveuglé par les larmes, je m'enfuis de la pièce sans même prendre congé.

Chapitre 23

Trois-Rivières, NOUVELLE-FRANCE - 1746

Le couvent des Saintes-Maries s'élevait à un mille à peine du fleuve, au sud de la bourgade de Trois-Rivières. Edifié au siècle précédent pour les Sœurs Hospitalières de La Flèche, il comprenait plusieurs bâtiments de pierre, des dépendances en bois et un vaste terrain enclos de murs solides. A l'époque de sa construction, les guerres entre Iroquois et Hurons faisaient rage dans la région, attisées par la présence des Français que des alliances huronnes plaçaient par force au cœur de la mêlée. Il convenait de se protéger le plus possible, d'autant que le couvent abritait un orphelinat de jeunes filles.

En effet, les Sœurs avaient débarqué de France avec une quinzaine de leurs orphelines : la colonie de Nouvelle-France manquait de familles. Une fois grandes, leurs pupilles auraient peut-être quelque chance de s'établir avec l'un ou l'autre des hommes travailleurs et courageux que chaque printemps amenait aux rives du Saint-Laurent.

En 1746, les occupants de ce couvent étaient au nombre d'environ une vingtaine. Six religieuses, trois femmes de service, un jardinier et son aide constituaient le groupe qui veillait au quotidien à la bonne marche de l'établissement. Les orphelines étaient sept, mais deux d'entre elles, demoiselles « établies », devaient prendre bientôt leur envol : l'une comme épouse d'un commerçant de Québec dont la femme venait de mourir en couches ; l'autre comme fille de journée dans une seigneurie située à cinq lieues de Montréal.

En plus de l'aide jardinier, un adolescent de quinze ans qu'on appelait Blaisot, le couvent abritait un autre garçon : Micouan, un jeune Indien que trois coureurs des bois avaient apporté aux Sœurs, un beau matin, alors qu'il était encore très jeune. « Tout son village a été décimé, avaient-ils dit. Gardez-le, il n'a nulle part où aller. Dans cinq ou six ans, cela vous fera une paire de bras supplémentaires pour travailler la terre. » Mais bien que les trois hommes sachent pertinemment que l'enfant était Iroquois, ils l'avaient déclaré Huron, pour être sûr que les Sœurs les en débarrasseraient sans trop de grogne.

Ils l'avaient baptisé Micouan parce que, durant les quelques journées de marche qu'il avait faites avec eux pour se rendre au couvent, il n'avait cessé de tendre la main vers les cuillers de bois dont on se servait pour touiller la sagamité (le ragoût quotidien) en criant : « Micouan ! Micouan ! » Et comme il ne se calmait que lorsqu'on lui en avait remis une, l'un des trois hommes lui avait taillé une cuiller pour lui tout seul, dans un morceau de bois.

Deux ans avant l'année où Micouan fut apporté aux Sœurs, tout à fait contre son gré, un autre enfant leur était tombé du ciel : une petite fille. C'était au printemps, saison chère au cœur des habitants de la Nouvelle-France car elle ramenait non seulement les couleurs, la douceur de l'air et la joie de vivre après les terribles rigueurs de l'hiver, mais encore les grands vaisseaux en provenance de la mère-patrie, que les glaces écartaient du pays la moitié de l'année.

C'était sœur Marie-Madeleine qui l'avait trouvée sur le seuil en allant ouvrir le portail pour ceux qui voulaient assister à la messe - on était au jour de la Toussaint. Cela ne devait pas faire longtemps qu'elle était là, car ses vêtements n'étaient pas le moins du monde mouillés de rosée. Elle leva sur la religieuse deux yeux aussi noirs qu'hostiles ; les cheveux également étaient noirs. Pourtant, Sœur Marie-Madeleine (que tout le monde, hors les autres religieuses, appelait Sœur Marimade) ne s'imagina pas une seule seconde qu'il pouvait s'agir d'une petite Indienne. D'une part, les Indiens n'abandonnaient jamais leurs enfants. D'autre part, la petite portait des vêtements en laine, soigneusement tricotés et rebrodés de délicats bouquets de roses. Les tons gris pâle et lie-de-vin mettaient délicatement en valeur son joli minois blanc. Dessous, on trouva une robe de serge, brodée elle aussi, en particulier de l'initiale « M », au milieu de la poitrine.

L'enfant savait marcher, mais elle ne parlait pas. On la baptisa donc Marie, à tout hasard, prénom qui devint très vite Marion à l'intérieur du couvent. Vu sa taille (elle était haute comme trois pommes) et son défaut de langage, on ne pouvait guère lui

donner plus de deux ans - sans doute même moins.

Les années passant, elle ne se mit pas davantage à parler. Était-elle sourde ? Il ne semblait pas. Elle observait tout ce qui se passait autour d'elle avec une moue grave et dédaigneuse et réagissait au bruit. Les Sœurs finirent par renoncer ; on ne chercha plus à la faire causer.

- Nous ne l'intéressons pas, voilà tout, conclut finement Sœur Evangéline.

Marion avait grandi avec Micouan, qu'on avait donc apporté au couvent peu de temps après elle. Ces arrivées intempestives n'ayant pas augmenté d'autant le nombre de chambres disponibles, vu leur jeune âge on les fit dormir dans la même pièce pendant deux ans. Ensuite, quand il eut neuf ans, on envoya Micouan dormir dans les communs, mais c'était trop tard : le lien entre les deux petits était noué, et avec quelle étroitesse. Ils ne cessèrent de rechercher chacun la compagnie de l'autre. Comme on n'arrivait ni à faire parler l'une (difficile, donc, de lui donner des ordres en étant sûr qu'elle avait compris), ni à se faire obéir de l'autre, farouche et indomptable, on avait pris l'habitude de les laisser traîner ensemble. Il serait toujours temps d'aviser quand la petite serait pubère.

Micouan lui non plus ne parlait pas, mais on savait qu'il n'était pas muet ; simplement, il ne comprenait pas le français et nul n'avait eu ni le temps ni la patience de lui enseigner cette langue. Les Sœurs auraient été bien surprises de voir - ou plutôt d'entendre - leurs deux pupilles discuter, sitôt hors de vue, dans un dialecte bien à eux, l'iroquois, que le jeune Indien, de deux ans plus âgé, avait impérieusement commencé à apprendre à sa jeune compagne dès leurs premiers instants d'intimité.

Dans une telle atmosphère de refus de communication et d'indiscipline, le caractère des deux enfants ne s'améliora pas en grandissant, bien au contraire. Jamais Gustave, le jardinier, ne put obtenir de Micouan plus de deux heures de travail par jour. Jamais Sœur Immaculée ne réussit à retenir Marion en cuisine plus de ces deux heures-là. Cette concession une fois faite à la communauté, les petits disparaissaient dans la nature et on ne les revoyait plus qu'aux heures des repas - et encore.

Sœur Camille ou Sœur Immaculée mirent bien quelques gifles de leur côté, et Gustave quelques coups de bâton. Mais alors le regard des battus exprimait tant de flambant mépris que les mains des bourreaux retombaient d'elles-mêmes. Jamais on ne leur arracha ni une plainte, ni une larme. Devant tant d'inflexibilité, l'une des Sœurs soupira, à propos de Marion :

- C'est une petite teigne. Il n'y a rien à en tirer ! Finalement, je ne serais pas surprise de découvrir qu'elle a du sang indien dans les veines.

Marion n'en avait pas une goutte ; mais au contact de Micouan elle était bel et bien en train de devenir une Indienne, une Iroquoise de la fière tribu des Agnierhonons.

Chapitre 24

*Serments, soupirs, jusqu'au silence même,
Tout est divin aux bras de ce qu'on aime.*
Pierre-Joseph BERNARD

MADRID - 1746

- Prenez un logement discret en ville, m'avait soufflé Elisabeth en me rattrapant dans la grande galerie. Et faites-m'en parvenir l'adresse.

Tant d'audace avait tari net mon désespoir.

Elle vint me voir trois jours plus tard, enveloppée dans une mante noire et masquée de velours. Je me crus aussitôt dans un roman de Prévost ! Cependant, j'étais mal à l'aise vis-à-vis d'elle (quelle imprudence ne commettait-elle pas !) et vis-à-vis de moi-même (je me débattais dans des sentiments très confus, dont je vous passe le filandieux détail). Je demeurai donc assez roide lors des premiers échanges que nous eûmes. Elle ne parut même pas s'en rendre compte, l'étourdie ! Elle jouait à la bergère, préparant du café et faisant le service, le tout en ne cessant de babiller.

Puis, d'un seul coup, elle devint grave, posant sur moi le velours opaque de ses grands yeux.

- Clair, qu'avez-vous donc ?

Je tressaillis à cet usage inopiné de mon prénom - elle venait de dire qu'elle l'aimait beaucoup, qu'il m'allait très bien, etc.

Je cherchai en vain une réponse plausible, qui m'évitât de démêler pour elle (comme pour vous) l'écheveau complexe de mes émotions du moment.

- J'ai de la fièvre, Madame, depuis les Pyrénées.

- Elisabeth, Elisabeth ! Appelez-moi Elisabeth !

- Je ne sais pas si...

- Et la fièvre vous fait pleurer, d'habitude ? questionna-t-elle d'une voix douce.

- Il faut croire, Madame, répondis-je sottement.

J'étais au supplice. Si quelqu'un pouvait me pousser dans mes derniers retranchements, c'était bien elle. Je suis sans force devant la tendresse avouée des femmes.

- Qu'avez-vous, là ? répéta-t-elle, non sans impatience. Je vois bien que vous souffrez ! Et j'ai peur de n'en être pas le moins du monde la cause.

Pouvais-je déceimment lui répondre : « Madame, ce n'est pas vous, en effet : c'est l'enfant » ?

Elle s'approcha, les yeux de nouveau pleins de douceur.

- J'ai le droit de savoir, dit-elle nettement, car je vous aime.

Je relevai sur elle mes yeux verts que je tenais rivés au sol : « Je vous aime aussi, »

dis-je.

Elle ne parut pas remarquer le peu d'élan de ma réponse, tant ces mots étaient ceux qu'elle attendait. Une joie folle éclaira son visage. Elle se jeta dans mes bras... Je voulus la repousser, terrifié par son imprudence. Que dirait son père, s'il savait... ? Mais déjà elle forçait ma bouche, me serrant contre elle. « Prends-moi, » m'enjoignit-elle après un long baiser.

- Non, dis-je fermement. Nous ne pouvons pas faire cela. Je suis sûr qu'on vous cherche déjà, et...

Elle retourna vivement à la porte, y donna un tour de clé et, levant les bras dans une attitude provocante, se mit à défaire son chapeau. Ensuite, s'adossant au battant, les mains derrière le dos, la gorge renflée, elle me sourit, mutine : « Et maintenant ? »

Je regardai autour de moi, comme un oiseau affolé en quête d'une fenêtre par où s'échapper.

- Je sais que tu me veux aussi, enchaîna-t-elle. Je n'ai qu'à regarder... là... entre les deux pans de ta veste, pour en être sûre.

En effet, un désir assez visible distendait mes culottes. Je le découvris avec étonnement, comme si ce morceau de moi n'eût pas fait partie de ma personne. Pourquoi est-ce que je ne m'élançais pas à l'assaut de cette délicieuse jeune femme, comme elle m'en priait ?

Elle vint vers moi et commença à me déboutonner. La minute d'après, mon membre bien en main, elle désarmait sans peine mes fragiles objections...

Je dus la délayer moi-même. La fille après le père, me dis-je furtivement.

Le plaisir qu'elle prit et celui qu'elle me donna furent également intenses. Elle sanglota ensuite longtemps contre ma poitrine, bouleversée. Mais moi, le cœur bizarrement aride une fois mes sens comblés, je n'aurais su ainsi m'épancher. Pour cette immense et lointaine douleur que l'enfant d'Elisabeth avait éveillée en moi, il ne pouvait y avoir qu'un seul confident et qu'un seul remède : lui. Je pouvais toujours déverser le trop plein de ma chair fiévreuse dans le corps d'une femme ; mais celui de mon âme inquiète, pour jamais, ne saurait trouver de confluence que dans le cœur du Roi.

Repris par une virulente mélancolie, je me demandai aussitôt s'il en allait de même pour lui. Cette plénitude du corps et de l'esprit que lui donnaient les femmes serait-elle capable d'apaiser jusqu'à son âme, ou bien cette âme demeurerait-elle à jamais ma chasse gardée ? Je voulus me rassurer en me répondant à moi-même par la négative. Non. Toutes les maîtresses qu'il pourrait prendre, fussent-elles des centaines, ne franchiraient jamais ce seuil, celui au-delà duquel lui et moi, comme Montaigne et La Boétie, étions seuls ensemble pour l'éternité.

Il fallait que je rentre à Versailles. Que je le voie. Que je lise dans ses yeux qu'il avait fixé les mêmes limites que moi aux femmes, à toutes les femmes sans exception. Alors je n'aurais plus de raison de jalouser « Reinette », de m'enfuir sottement devant elle. Et je pourrais peut-être trouver un jour le courage de confier à mon ami le fardeau de

ma plus grande douleur, celle que j'avais ignorée trop longtemps et qu'une petite infante innocente avait réveillée.

Chapitre 25

Je traînai malgré tout sur le chemin du retour. Je passai en Champagne, vérifier mes affaires. Je ne revins à Versailles que le jour où je devais reprendre mes quartiers, mon service auprès du Roi. Dès que nous fûmes seuls, il vint vers moi avec élan et me serra dans ses bras, longuement. « Tu m'as manqué, Monclair. »

Je dus lui raconter tout en détail - sauf l'amour de sa fille pour moi, bien entendu. Mais rapatrié près de lui qui était tout à mes yeux, je trouvai sans peine pour lui parler de sa Babette le ton froid et détaché qui convenait. Dans la joie de nos retrouvailles, il ne vit pas que je n'étais plus le même. Il ne sentit pas la présence de la grande douleur.

Ensuite, il repartit en campagne, toujours heureux, toujours victorieux, de plus en plus haï des Anglais, sans doute parce qu'il leur rappelait le chevalier Bayard, sans peur et sans reproche.

C'est quand il revint qu'il se heurta à sa présence.

- Qu'as-tu, Monclair ? demanda-t-il plusieurs fois, intrigué, inquiet.

J'éludai ses questions comme je pus.

Puis, un soir où, fatigué, surexcité, nerveux (la signature du traité était proche), il m'avait demandé de dormir dans sa chambre (ce qui était loin d'être toujours le cas, ni pour moi, ni pour d'autres valets), je l'entendis s'agiter longtemps sans trouver le sommeil ; moi, silencieux, immobile (nous avions déjà beaucoup parlé), je feignais de m'être assoupi.

La mort de la petite fille du Dauphin, en avril, m'avait profondément ébranlé. Quel lien profond ce devait être que le lien paternel, m'étais-je dit devant le malheureux Dauphin écrasé de chagrin. Ayant déjà perdu la mère de cet enfant, sa première épouse, et pleuré quand on avait voulu le remarier pour raison d'état, le jeune Monseigneur traversait là une bien mauvaise période de sa vie. Qu'est-ce donc qu'être père ? me demandais-je avec désespoir. J'aurais bien voulu tendre la main à celui-ci, le faire parler de sa détresse pour comprendre la mienne, mais dans ma position de valet anonyme c'était évidemment impossible.

Et si *elle* aussi était morte ? me disais-je, noué d'angoisse. S'il était écrit qu'après l'avoir abandonnée je ne la reverrais plus jamais, ni elle ni son frère ?

Je dus m'endormir car je m'éveillai soudain en sursaut, moite, gémissant, le Roi inquiet agenouillé en chemise auprès de moi.

- Monclair ! (Il me secouait doucement.) Que se passe-t-il ?

- Sire, vous allez attraper la malemort, balbutiai-je machinalement.

- Mais non, mais non ! protesta-t-il. Il ne fait pas froid. Le feu donne encore et je

viens d'y remettre une bûche. A quoi rêvais-tu, Monclair ? Qu'est-ce qui te tourmente ?

- Sire, recouchez-vous, ce n'est rien.

Il obéit, avec un profond soupir. Puis, une fois étendu de nouveau :

- Tu n'as pas confiance en moi, c'est cela ?

Je ne répondis pas, figé par l'anxiété.

- Que s'est-il passé, en Nouvelle-France ? m'asséna-t-il sans transition. Tu n'as jamais voulu me raconter.

Ce fut à mon tour de soupirer. Il y était arrivé. Il avait fini par comprendre seul... Je savais bien qu'il réussirait !

- Pourquoi as-tu quitté si vite un pays que tu n'as pas cessé d'adorer ? insista-t-il. A l'instant encore, tu prononçais son nom dans ton sommeil. Tu parlais aussi d'un mystérieux *ami*... Je suis jaloux, Monclair... Raconte !

- J'ai fui lâchement, sire.

- Comment cela, fui ?

- Tout comme vous, je n'aime pas les brides. Alors j'ai secoué ma crinière, je me suis débarrassé de celles qu'on m'avait passées et puis... me voilà.

- Je n'ai jamais fui mon devoir ni mes responsabilités, fit-il pincé.

- Non, mais à l'instar de Monsieur Bach, vous pratiquez fort bien l'Art de la fugue... Ou dirai-je que vous régnez comme combat un Parthe... en fuyant ?

Touché au vif, il se tut un moment.

- Le moins que l'on puisse dire, c'est que tu n'as pas l'esprit courtisan.

- Vous le saviez au départ, sire. Il fallait refuser de m'agréer...

- Non, non, tu penses bien... J'ai besoin qu'on me secoue... Mais dis-moi, je veux savoir... Regrettes-tu cet autre ami ? Regrettes-tu d'être ici ? Est-ce que je t'ai... déçu ?

A tâtons, je cherchai sa main au bout du long ruban bleu qui, par enfantillage, l'unissait toujours à la mienne lorsque nous dormions ensemble, et j'embrassai doucement, longuement sa chère paume.

- Non, sire. Vous ne m'avez jamais déçu.

- Tu es bien le seul, dit-il d'une voix un peu tremblée. Mais cet ami... ?

- Ce n'est pas un ami, rectifiai-je, à bout de résistance, mais une amie. Une Ecosaise que j'ai connue là-bas, qui s'appelait Amy.

- Raconte, pria-t-il.

- Bien... Je vais le faire, exhalai-je, vaincu. Mais en peu de mots, et ensuite vous ne m'en parlerez plus jamais...

- Oui, oui. Mais viens là, monte dans mon lit. J'ai froid, j'ai peur de l'ombre...

Je lui obéis, heureux de la vivacité de sa tendresse, à laquelle la mienne ne demandait qu'à répondre. J'aimais, moi aussi, à me serrer contre son flanc, à poser ma tête avec respect sur sa robuste épaule. Et forcément il sentait toujours bon, puisque la plupart du temps c'était moi qui l'aidais à prendre soin de son corps. Lebel, pris par d'autres affaires et soulagé de mon effacement total, se reposait de plus en plus sur moi, trop heureux en outre de voir son maître beaucoup moins morose que d'habitude lorsque je prenais mon service. J'étais aussi pour finir devenu le dieu du Premier Valet le jour où je l'avais mis personnellement en relation de finances avec Jacob Heselmann.

Oui, j'aimais à me serrer contre Louis, mon frère. C'était le seul endroit au monde où la honte, le remords et le désespoir que j'avais si longtemps et si vainement espéré noyer en moi consentaient à relâcher sur mon âme leur prise abominable.

- J'ai aimé là-bas cette femme, Amy, commençai-je d'une voix un peu sourde. Elle avait le double de mon âge. Elle était gouvernante chez un riche marchand, et... et...

Devant mon silence prolongé, il tourna la tête pour me mettre un baiser dans les cheveux. « Va, me dit-il tout bas, va. Comme dit Jeanne, c'est quand nous n'en parlons point que nos chagrins nous empoisonnent. »

Je dus maîtriser ma respiration avant de continuer.

- Elle s'est donnée à moi assez vite et... elle est devenue grosse. Même aux colonies, le scandale était assuré... Je n'avais que quinze ans et je vivais là-bas sous un faux nom.

- Continue, mon ami.

- Nous nous sommes cachés dans la forêt. C'est là que... que nos enfants sont nés. Une fille, Marian... Un garçon, Aurélien. Des jumeaux. Une situation terrible... Nous ne pouvions plus nous montrer à Québec et nous manquions de tout. C'est alors qu'il s'est immiscé dans notre vie... Un coureur des bois, nommé Tacite Laframboise. Ils ont des noms comme ça, là-bas.

- Un joli nom, remarqua le Roi. Il sent à la fois la sagesse et le fruit.

- Il s'est occupé de nous, nous apportant régulièrement ce qu'il nous fallait pour survivre. Amy nourrissait les enfants, il n'y a jamais eu de problème de ce côté-là...

- Alors d'où sont venus les problèmes, Monclair ?

- De moi, naturellement.

- Explique-toi.

Je cachai mon visage dans ses boucles brunes, que j'avais avant le coucher

longuement brossées pour en ôter la poudre.

- Je ne désirais plus autant Amy depuis sa grossesse, poursuivis-je d'une voix étouffée. Cela m'avait un peu... refroidi. Je la négligeais de ce point de vue... Et puis cet homme, Tacite... Il la connaissait avant moi. Il était fou d'elle. Ils avaient à peu près le même âge, des choses en commun, il faut croire... Un homme tranquille, solide, rassurant... Elle s'est tournée vers lui.

- Ensuite, Monclair ?

- Un matin, bien après la naissance des enfants puisqu'ils venaient d'avoir deux ans, j'ai surpris Amy et Tacite... qui... comment dire?... se livraient à un étrange ballet sensuel près de la rivière. Ils étaient nus, et visiblement c'était la première fois qu'ils... qu'ils se préparaient à faire l'amour ensemble. Leurs attitudes, leur corps, dans ce décor sauvage, tout cela était d'une telle... d'une telle beauté que je me suis caché là, derrière le tronc d'un cèdre, pour les observer. Le soleil traversait à peine la cime des arbres... Et puis au moment où ils allaient... conclure... ma petite fille, Marian, qui m'avait suivi sans que je m'en rende compte, s'est accrochée par derrière à ma jambe. Je ne sais trop ce qu'elle a eu le temps de voir de cette scène, et puis elle n'avait que deux ans, mais c'est quand j'ai constaté sa présence à mon côté, et seulement alors, que je me suis senti trahi, cruellement trahi. J'ai empoigné la petite et je me suis enfui vers notre cabane. « Oui, papa, oui, *Daddy*, » chantonait-elle en litanie ; alors j'ai fini par me rendre compte que tout au long du chemin j'avais répété son prénom : Marian, Marian, Marian...

- Qu'as-tu fait, alors ? s'enquit le Roi.

- J'ai déposé Marian dans son berceau, à côté d'Aurélien qui dormait encore. Je les ai regardés tous les deux, longtemps, conscient qu'ils étaient les plus belles choses que j'avais au monde, et puis...

Ma voix se brisa.

- Tu as pris tes affaires et tu es parti, compléta le Roi d'une voix douce.

Je m'agrippai à lui, pleurant à sanglots comme je ne l'avais jamais fait de ma vie. Il ne dit rien, me laissant aller jusqu'au bout de ma peine. Puis, quand je fus enfin calmé :

- Tu les reverras, Monclair, n'aie crainte, dit-il. Dormons, maintenant.

Chapitre 26

est

en

*Par quelle fatalité (...) suis-je devenu si criminel ? L'amour
une passion innocente ; comment s'est-il changé, pour moi,
une source de misères et de désordres ?*

Abbé PREVOST, *Manon Lescaut*

Jamais le Roi, bien sûr, avant cette année-là, n'avait parlé de me présenter à Madame de Pompadour. Je la savais là, au-dessus de la chambre royale, à portée de

main, à portée de lit, et cela m'empoisonnait la vie. Je savais aussi que mon Bien-Aimé adorait le jeune frère de la marquise, Abel, qu'il appelait « petit frère » et dont le tempérament modeste, timide et peu ambitieux n'était pas sans affinités avec le sien propre. Mais comme je n'étais pas toujours de service, puisque nous marchions tous par quartiers, une fois faufile en-dehors du château et revenu à Paris où, aidé par les conseils de Jacob, j'avais mis en route des travaux de réfection de mon petit hôtel particulier sis rue Hautefeuille, j'oubliais complètement cette maudite femme. Je ricanais bien haut avec Jacob des ragots de cour qui tous tournaient autour de la favorite, à laquelle l'arrogante caste nobiliaire ne pardonnait pas d'être à la fois la femme la plus puissante de France - et une vulgaire bourgeoise enducaillée.

Je me vengeai d'ailleurs amplement des moments que le Roi me volait auprès d'elle en lui volant à lui, à son insu bien sûr, de délicieux après-midi d'amour avec sa fille Elisabeth. En effet, ravie de son duché de Parme, acquis au terme de la Guerre de Succession d'Autriche, Madame Infante était venue en remercier personnellement son royal papa et, satisfaite sans doute de retrouver sa chère famille, elle prolongea largement son séjour à Versailles. Ma grande modestie ne me permet pas de supposer ouvertement que le charme tout neuf de mon logis parisien, où elle s'arrangea pour venir au moins une fois par semaine quand je n'étais pas de quartier, joua quelque rôle dans son bonheur d'être en France. Mais je n'étais pas fâché de contempler du haut de mes amours comblées (et bienheureusement clandestines) les amours finissantes (et malheureusement publiques) de Sa Majesté mon ami Louis.

C'était à Paris une époque de grande agitation. Suite à sa *Lettre sur les Aveugles*, Denis Diderot venait d'être emprisonné à Vincennes. Un certain Jean-Jacques Rousseau était intervenu en sa faveur pour qu'il soit libéré - mais ce fut en vain. Monsieur de Voltaire, à Berlin, déchantait de son « ami » Roi, dont le despotisme, pour être teinté de poésie et de philosophie, n'en était pas moins aussi raide qu'incurable ; mais notre « bel esprit » courtisan n'omettait pas pour autant d'inonder la France de ses écrits.

De leur côté, les Parlements bruissaient d'une fièvre féodale dont l'archaïsme ne choquait personne, tout au contraire. La Bulle *Unigenitus* continuait à faire parler d'elle, éternelle querelle de bénitier initiée par le Grand Louis XIV. Les arts et les sciences s'épanouissaient, avec ou sans Madame de Pompadour qu'ils n'avaient pas attendue pour cela, puisque les initiatives du Roi en ce sens dataient de vingt ans déjà. Discrètement, mon Bien-Aimé (semblable en cela au philosophe idéal campé par Voltaire dans sa célèbre lettre à Damilaville) créait des routes, des écoles, des Académies, récompensait sans éclat d'obscurs mérites, encourageait la médecine et l'astronomie. Pris dans cet agréable tourbillon de prospérité, ravi de l'aspect de mon nouveau logis, sûr de l'amour d'Elisabeth et fier de servir mon Roi, je me sentais heureux, pourquoi le taire ? La grande douleur elle-même avait disparu, car si Madame Infante était venue avec sa fille, l'enfant avait grandi et je ne la voyais jamais.

Mais il advint, en 1749, que Madame de Pompadour se plaignit hautement, auprès de Madame Infante entre autres, puisque ma belle princesse, contrairement à ses sœurs, ne dédaignait pas le moins du monde la maîtresse de son père, qu'elle manquait d'un bon baryton pour le prochain spectacle de son petit théâtre, installé depuis peu dans l'imposant décor de l'escalier des Ambassadeurs.

Aussitôt, Elisabeth courut à moi, dans l'espoir de me décider à prêter au spectacle prévu le concours de ma sublime voix. Je protestai violemment. Il y allait de mon incognito, qui était la chose à laquelle le Roi et moi tenions le plus au monde. « Mais tu

peux être sur scène en tant que valet ! » s'écria ma princesse... *Si vous voulez, Monsieur, chanter un petit air ?* Elle rêvait pour son amant d'un triomphe à Versailles, sous les yeux mêmes du monarque son père. Il n'en était pas question, répondis-je. Allais-je me plier aux caprices vocaux de la favorite, laquelle, prétendant savoir chanter, tenait toujours un rôle dans ses opérettes de salon ?

« Tu seras grimé, nul ne te reconnaîtra, » insista mon Infante. En effet, le rôle auquel l'on me destinait était celui d'un vieillard, Géronte, dans *L'Amour condamné*, petit opéra que je connaissais fort bien d'ailleurs, car je l'avais appris et chanté adolescent. Comme je tergiversais encore, la fine mouche m'apprit négligemment qu'à la fin d'une des représentations où la Marquise avait particulièrement brillé le Roi lui avait fait, ému, ce compliment : « Vous êtes la plus charmante femme qu'il y ait en France. »

Je cédaï. Je n'eus pas à le regretter. Mon Bien-Aimé, qui ne s'attendait pas à me voir sur scène, tressaillit légèrement quand je commençai à chanter. L'air que venait d'achever la frivole Silvia, jouée par la Marquise, avait été très favorablement accueilli. Mais j'avais préparé ma contre-attaque. Je fis ce que je n'avais jamais fait aux répétitions : lâchant le plus beau de ma voix, rendant presque caressant et tremblé le velours viril de mon baryton, je mis dans mes couplets toute l'amertume et la jalousie que me donnait cette femme. J'étais méconnaissable sous la perruque grise et le faux embonpoint d'un homme vieillissant amoureux d'une coquette ; j'en profitai pour exprimer de façon poignante mes propres alarmes, mes angoisses honteuses, mes mortels dépités d'ami délaissé.

*Et quoi, Madame... ? Hélas, par quelle dureté
Repoussez-vous tantôt ce cœur qui vous adore ?
En aimez-vous un autre ? Céladon ? Alidor ?
Dorante ? Ah ! Dans quel noir chagrin vous me jetez !*

Sans daigner me répondre, la Marquise devait ici me tourner le dos avec un haussement d'épaules dédaigneux. Mais elle fut si troublée par l'émotion violente contenue dans mon chant qu'elle demeura face à moi, oubliant son rôle. J'en profitai pour grimper encore d'un degré dans le sentiment. Ainsi du dernier couplet :

*Madame, à cinquante ans suis-je vieux pour jamais
Aux yeux de vos vingt ans épris de frais visages ?
Il me faut enrayer, dites-vous, c'est l'usage...
Et y a-t-il, Madame, un âge pour aimer ?*

Sur les derniers mots, je portai à mon front une main tremblante, pour dissimuler mes yeux.

Je fus doublement récompensé de mon audace. D'une part, la Marquise eut la voix coupée par l'émotion, et ne put me répondre. D'autre part, le Roi se leva d'un seul trait pour m'applaudir, maîtrisant avec peine ses traits bouleversés. Chacun l'imita, ce qui laissa à la Marquise le temps de se reprendre. Mais ayant obtenu ce soir-là ce que je voulais, marquer un point sur la favorite, je me dérobai ensuite obstinément à toutes les propositions qu'elle me fit - non point directement, mais par le biais de Madame Infante.

Parvenu en son milieu, le siècle prit son tournant et là, tout se gâta de nouveau.

D'abord, ma délicieuse maîtresse regagna son duché, et son mari. Quel vide !

Ensuite, je me rendis compte que le Roi cessait peu à peu de considérer la marquise de Pompadour comme son unique maîtresse. Ceci ne manqua pas dans un premier temps de me réjouir, mais je déchantai vite ; en effet (et là il me faut une fois encore, ici, anticiper quelque peu), si Madame de Pompadour quitta l'année suivante les petits appartements du second étage, au-dessus de ceux du Roi, ce ne fut pas pour me faire la grâce de disparaître, tout au contraire. Ce fut pour s'installer juste au-dessous de lui, cette fois, et avec le nouveau titre d'« amie nécessaire » - que Louis XV lui-même lui décerna et qui me fit pleurer bien des nuits parmi mes soieries neuves, rue Hautefeuille - dans un logement du rez-de-chaussée adroitement soustrait aux légitimes désirs de Mesdames. Par un escalier privé il put continuer à la voir, descendant au lieu de monter. En quoi cette maudite Poisson pouvait-elle lui être *nécessaire*, à lui qui m'avait, moi, sous la main ?

Et puis, pour couronner le tout, une émeute secoua Paris au printemps de l'année 1750 : absurde et injuste mouvement de foule dû à d'habiles agitateurs (ce n'était pas la première fois, et ce ne serait pas la dernière : l'ère de la calomnie ouverte avait commencé). Des adolescents avaient été pris par mégarde dans des rafles à Paris tout au long de l'hiver, suite à des ordres donnés au lieutenant de police : il fallait lutter contre une recrudescence des vols et du vagabondage. Ordres suivis avec un peu trop de zèle, si bien que certains parents s'alarmèrent de ne plus voir revenir leur progéniture.

Il fallut pourtant plusieurs mois pour que se produise une réaction, si disproportionnée qu'il est aisé de voir qu'elle ne fut point spontanée. Le peuple de Paris s'échauffa, s'en prit aux exempts, réclama justice et, pour faire bonne mesure, décida que le Roi lui-même était responsable de ces disparitions. Il fut question de courir sus à lui à Versailles, de mettre le feu au château, que sais-je ! Et je vous donne en mille ce que mon Bien-Aimé était censé faire de ces enfants par lui prétendument enlevés : il les égorgeait au-dessus de sa baignoire pour s'immerger dans leur sang, seule façon de guérir la lèpre hideuse dont il était atteint à l'insu de tous.

On croit rêver. Du Bien-Aimé de 1744 on était passé, cinq ans après et sur des rumeurs insensées, au roi Hérode perpétuant le massacre des Innocents ! Quand on connaissait et la bénignité du monarque, et sa santé de fer, on ne pouvait manquer de juger bien ridicule cette appellation. Mais le Roi en eut vent, et elle le blessa profondément (en attendant le couteau de Damiens, sept ans plus tard). Quoi ! Il se battait depuis des mois aux côtés de Machault, son ministre, pour faire admettre aux privilégiés, nobles, parlementaires et prélats, la nécessité d'une égalité devant l'impôt, afin d'alléger le poids fiscal reposant jusque-là sur le seul Tiers Etat, et ce peuple qu'il voulait soulager de son injuste misère l'accablait de sa haine ? Ah ! C'était bien la peine ! Furieux et chagrin, le Roi à son voyage suivant contourna Paris au lieu de le traverser : « Qu'ai-je à faire, dit-il, d'un peuple qui me prend pour Hérode ? »

Il s'était toujours considéré comme le père de ce peuple. Il avait pour lui assumé bien des charges, renoncé à bien des espérances. Et voilà que ce fils dénaturé lui jetait à la figure les pires horreurs, sans se soucier ni de le blesser, ni d'être équitable ! C'était donc cela qu'il pouvait espérer de la France ? Des calomnies sans queue ni tête ? Pas le moindre respect, pas la moindre affection ? Et l'on avait prétendu l'adorer, le sauver de la mort par de ferventes prières cinq ans auparavant ! Quelle inconstance ! Quelle

iniquité ! Valait-il la peine de se battre pour un troupeau pareil ?

Hélas ! Mon Bien-Aimé avait cruellement besoin, pour exercer ce pénible métier de Roi qui violentait jour après jour sa vraie nature, de l'aiguillon d'une réelle tendresse populaire. Croyant sentir que celle-ci lui faisait cruellement défaut, il désespéra, céda au découragement. S'il s'était senti soutenu dans son combat par ceux-là mêmes qu'il défendait, il eût été inflexible. Insulté par son peuple, il abandonna la lutte et, subissant l'influence des siens, il permit au clergé révolté d'échapper à l'impôt.

De ce jour, et peut-être aussi parce qu'il avait perdu une partie de ses illusions sur Madame de Pompadour, il fut repris par ce qu'on appelait au château ses « vapeurs noires ». Celui qui n'a point vécu une existence entière, jour, nuit, Pâques, Noël et Trinité, asservi à une fonction qu'il n'a pas choisie ne peut comprendre à quel point le poids de cette servitude, car c'est une servitude, peut abattre les courages les plus résolus, les âmes les mieux trempées, surtout lorsqu'on ne peut espérer aucune reconnaissance de ceux pour lesquels on a accepté d'être ainsi esclave à vie.

Je ne le vis pas pleurer : ce fut pire. Il m'apparut triste, lointain, déshabité. C'était comme si brusquement j'étais devenu inutile. Je savais que sa fille aînée, repartie très loin de lui, à Parme, lui manquait affreusement. Je savais qu'il avait besoin, plus que tout, d'une relation complète avec une femme, corps et âme mêlés, et que la marquise, en se délestant de la part charnelle de leur amour, l'avait laissé de nouveau orphelin, incomplet. Je savais aussi que, l'homme et le Roi étant en lui tout aussi malheureux l'un que l'autre, il n'avait de salut à espérer d'aucune part.

Il ne me parla jamais du mal que tout ceci lui faisait. Il ne voulait pas se plaindre. Mais souvent il me fit venir dans son lit et se serra contre moi, silencieux, plombé de détresse, écrasé sous le terrible fardeau que le destin lui avait jeté sur les épaules sans se soucier de savoir s'il était ou non fait pour le porter. Imagine-t-on Montaigne, le discret Montaigne, tant soucieux de « s'appartenir » et d'échapper aux caprices des Grands et de la Cour, contraint comme Louis de vivre une vie de Roi entière, à la merci de tous, dévoué sans espoir à des factions haineuses, à des courtisans indociles et à un peuple ingrat ?

De temps en temps, il descendait chez la marquise, bien sûr. Depuis qu'elle habitait au rez-de-chaussée de Versailles, dans un appartement bien plus facile d'accès pour les courtisans et les ministres que celui du second étage (l'étage des maîtresses), elle servait plus encore de paravent, d'écran commode entre la Cour et lui. Telle la levée de Loire, dressée pour épargner aux maisons riveraines les crues d'automne et de printemps, Madame de Pompadour affrontait seule, à sa place, le flot boueux, jamais lassé, des mendiants de faveurs, des princes orgueilleux, des ministres incertains.

Elle aimait cela, à n'en pas douter, ce pouvoir apparent - qui n'était que poudre aux yeux, car lui seul décidait. Il n'avait pas abdiqué, il s'était juste replié sur le « Mont Pagnotte » pour lécher ses blessures, s'épargner la curée des grâces et puis aussi les observer à distance, tous ces quémandeurs, en train de faire leur cour à une favorite qui n'appartenait même pas à leur caste arrogante. Toutefois, même l'affreuse jalousie qui me rongea à l'égard de cette femme ne réussissait pas à m'aveugler sur la force d'âme qu'elle déployait au service du Roi. Au lieu de la couvrir de « poissonnades » injurieuses, le fourbe Maurepas (bientôt disgracié) aurait mieux fait de reconnaître son immense mérite. Mais enfin, je reconnais que c'est l'éloignement dans le temps qui me donne cette magnanimité dans le jugement. Je ne jurerais pas l'avoir eue tous les jours en

1750 et 1751.

(à suivre)